Harbec, Hélène. *Humaine vagabonde*. Ottawa : David, 2016. 123 p.

Humaine vagabonde est placé sous le signe du mouvement et nous emporte dans une longue promenade par temps de « poudrerie », par « lune froide » et journées encombrées par la circulation urbaine à la sortie des bureaux, le long « des poubelles éventrées », sur « les carrés de trottoirs [qui] se chevauchent », dans les feuilles mortes et la « neige poussiéreuse ». Chaque page du recueil s'ouvre par un court paragraphe en prose et finit comme une écume de rares mots qui semblent s'échapper des petits blocs d'écriture pour essaimer dans la partie inférieure de la page. On pensera peut-être à des flocons de neige s'éparpillant sous le couvert de lourds nuages de l'hiver, dont il est souvent question dans l'ouvrage. Comme dans un calligramme, cette poudrerie de mots s'égrène page après page et accompagne chaque pas de la marcheuse dans sa flânerie au gré des rues.

La promenade est l'occasion d'une dissémination, celle de la neige et de la pluie qui tombent et tourbillonnent, celle des pensées qui se forment et se défont pour réapparaître plus tard selon les observations de la marcheuse, celle des oiseaux dans le ciel glacé. Un canard, une bernache, des corneilles, des goélands, un geai, un faisan, qui s'ébrouent et se posent. Une image persistante s'impose, qui rappelle les photographies d'un oiseau décomposé d'Andrée Christensen dans *Lithochronos ou le premier vol de la pierre* : « l'humaine vagabonde » remarque « sur l'asphalte une aile rognée, [...] avec une goutte de sang coagulé » ; plus loin, elle découvre un geai bleu sans vie sur un chemin ; il y a aussi un merle effrayé de voir son oiselet croqué entre les dents d'un chat maraudeur. La mort rôde dans le recueil, près du cimetière du quartier dans lequel la passante déambule. Cette dernière n'a plus la jeunesse et l'agilité de la femme mystérieuse entrevue un instant puis perdue de vue que décrit Charles Baudelaire dans « A la passante » ; il n'est pas non plus question d'éveiller la pitié comme dans « La passante » du Québécois Emile Nelligan. Chez Hélène Harbec, la promeneuse est déterminée et lucide, mais elle sent son pas pesant qui se fatigue peu à peu, alors qu'elle pense à sa mort à venir et que les intempéries effacent une après l'autre les traces des passants. Vers la fin du recueil s'annonce le retour du printemps. La tristesse, elle, se solidifie.

Mais le plus joli dans les réflexions de « l'humaine vagabonde » est sans doute l'anecdote qui sous-tend ses promenades, à savoir le souvenir que gardait Boris Pasternak, auteur du roman *Le docteur Jivago*, de la poète russe Marina Tsvetaeva. Amis, ils avaient échangé une centaine de lettres auxquelles le célèbre auteur était très attaché et qui furent un soir oubliées sur la banquette

d'un train. Le temps qui passe, les souvenirs qui disparaissent, telle est la trame de *L'humaine vagabonde*.

Pauline Brise